



Le sexe d'une ville

Beyrouth inspire des sentiments mitigés. Mais rarement cette relation d'amour-haine, de répulsion-attraction avec la ville aura été aussi crument relatée que par David Hury, qui signe avec «Pentes douces » (Editions Riveneuve) son premier roman.

PAR F.A.D.

Auteur et journaliste, David Hury est surtout photographe, même quand il écrit. Avec « Pentes douces » il livre un récit sous forme d'enquête amoureuse à la fois enracinée dans la guerre et dans la réalité du Liban d'aujourd'hui, surtout ses routes parmi les plus dangereuses du monde, surtout ses saisons, printemps gardénias et étés poubelles, surtout Beyrouth et sa géographie nocturne. Le roman respire à travers 93 photographies en noir et blanc, granuleuses, texturées, suggestives, sensorielles. Joana, la femme perdue puis retrouvée, absente obsédante et double de la ville, souffle au narrateur un argot imagé et des pages d'un érotisme inspiré dont nous avons choisi presque au hasard ces extraits :

« Je la savais sorcière et elle me savait bourreau. Elle me savait esclave et je la savais reine (...).

Je m'agenouillai devant elle, la nuque baissée. En signe de soumission. Puis je relevai le visage et elle lut dans mon regard le coup d'Etat que je préparais. Mes yeux ne lui laissèrent aucun doute sur mes intentions. Je me redressai, ôtai le pagne qui seul masquait ma virilité. Je lui bandai les yeux. Je lui dictai les règles du jeu : elle, ma reine, devait me donner des ordres. Des ordres que je lui soufflerais au préalable. Elle m'ordonnerait de lui faire ce que moi j'avais envie de lui faire. Ma reine-esclave. Je lui ai d'abord demandé si elle voulait que je la déshabille, elle m'ordonna de la déshabiller. La règle était simple, les exceptions interdites. Je dégrafai la broche qui retenait l'étoffe à son épaule. (...) Mon sexe dressé frôlant ses fesses, ses hanches et son bas-ventre. D'une vasque en pierre, je pris une poignée d'un baume huileux qu'un prêtre de son culte avait préparé pour sa peau.

L'huile coula le long de son dos. (...) Ma main déversa quelques gouttes de ce baume sur ses seins que je voyais s'arrondir. Luisants. Je lui dis que cette nuit-là, cette antique et unique nuit, je la ferai jouir. Que j'allais prendre son sexe comme jamais personne ne l'avait pris, qu'elle allait aimer quelque chose que Sa Majesté n'avait encore jamais fait : ma bouche sur son clitoris, mes doigts dans son sexe et dans son cul. Qu'elle allait aimer ça. Qu'elle allait se laisser apprivoiser. Qu'elle allait apprendre toutes les merveilleuses sensations que son corps de demi-déesse pouvait ressentir, que tous ses orifices étaient source de plaisir. Je pris ses seins, caressai son ventre de mes mains glissantes. »

Mais tout cela n'est que fantasme et Joana a disparu :

« Mais elle, elle avait choisi l'absence.

Elle avait fait de moi l'homme le plus seul sur terre. Si seul, sans un début d'indice pour la retrouver. (...) Tous les canaux de communication étaient aussi secs que ces petits oueds de montagne taris depuis longtemps. Je savais depuis des lustres qu'elle avait annihilé sa vie d'avant. Tout lui suggérait une sensation de gâchis au Liban. Je la comprenais sur ce point. Et les endroits qu'elle fréquentait autrefois n'existaient plus. Exit le Babylone, exit le Monkey Rose, exit le B0-18 canal historique. Je n'avais rien à quoi me raccrocher. Pas le début d'une piste, pas un endroit où aller traîner, où j'aurais pu renifler son odeur. Pendant trois semaines, j'alternais entre le clavier de mon ordinateur et les rouleaux de scotch pour fermer mes cartons. Je vidai ma vie. Cela me permettait surtout de ne pas trop penser à son silence. Je le savais : je vivais mes dernières semaines à Beyrouth. Peut-être même mes derniers jours. »